



Le site mégalithique de Sine Ngayène situé au sud de la ville de Kaoloack, près de la frontière Sénégal-Gambie (*Source* : Hamady Bocoum, Abdoulaye Camara, Adama Diop, Brahim Diop, Massamba Lame, Mandiomé Thiam, *Éléments d'archéologie africaine V, Sénégal*, Nouakchott, DARA/IRSH/CRIAA – SEPIA, 2002).

□ Les migrations Sereer : jalons de la saga africaine et sénégalaise

Boubacar DIOP BUUBA

Résumé : *Dans cette communication, l'auteur identifie les éléments de la culture sereer présents dans les cultures du Nord du Sénégal (waalo-waalo, njambur-njambur, fuutànke). Il élargit son d'analyse à l'espace soudano-sahélien, saharien et nilotique, en étudiant la migration qui a conduit les Sereer jusqu'à la côte atlantique du continent africain.*

Abstract : *Sereer migrations : milestones of the African and Senegalese saga – In this communication, The author identifies the features of Sereer culture which are in the culture of the North of Senegal (Waalo-Waalo, Njambur-Nambur, Fuutànke). He broads out his analysis to the Soudano-Sahelian, Saharian and Nilotic regions, by studying the migration which takes the Sereer to the atlantic coast of the African continent.*

1. Introduction

Je suis né dans la région nord du Sénégal, à Saint-Louis plus précisément, dans une famille qui parle wolof ; le premier repère que je maîtrise dans ma généalogie maternelle est soninké (ma mère est une Kamara) ; or sa mère est une Ndaw, son *dàkkental*, son lignage, est Aale. Quels liens entre Ndaw Kunda et Ndaw Aale ? Ce fut pendant longtemps une énigme pour moi.

Bref, si j'insiste sur cette double piste, c'est pour signaler que déjà, dans le Nord du Sénégal, la cohabitation entre Sereer et Mandinka était déjà en œuvre.

Mieux, et c'est ce sur quoi il convient d'insister, dans mon entourage, parmi les parents et alliés, des noms, considérés comme sereer, étaient bien présents : Fay, Seen, Juuf, Ngom, Saar, Nduur, Caw etc.

Mieux encore, dans ma tendre enfance j'ai connu un vieux Juuf, pittoresque et haut en couleurs, vêtu de sa chéchia rouge et qui quittait de temps à autre MPAL (PAAL), sa base arrière, un village à une quarantaine de kilomètres de Saint-Louis, pour venir rétablir l'ordre dans les *xàmb* (autels) de *Balacoss*, à Sor, Saint-Louis.

L'étymologie de *Balacoss* a été rattachée à l'allemand *Blockhaus*, par référence à un ouvrage fortifié, établi par les Français durant la colonisation. *Balacoss* allemand ou *Balakoos* sereer ? Cette question s'est imposée à moi grâce à mes étudiants sereer¹, qui faisaient partie

¹ Il s'agit plus précisément de l'Association des Étudiants Fadiouthiens de l'UCAD (Université Cheikh Anta Diop).

du comité éditorial de la revue du même nom. Dans le premier numéro de leur organe, ils ont expliqué que le terme *Balakoos* renvoie à la religion sereer.

Tous ces faits sont concordants : ethnonymes sereer à Saint-Louis, toponymes qui pourraient avoir des liens avec les cultures sereer : *Balakoos*, PAAL où des NGom et des Juuf sont présents, Lébar, un des derniers villages avant l'entrée à Saint-Louis, dont le nom, à notre avis, pourrait avoir un lien avec *langbar* sereer (hippopotame), *lébeber* wolof.

Nos hypothèses sont autorisées par l'archéologie et la tradition orale qui donnent des indications sur le passage des Sereer dans la région nord du Sénégal, dans le Waalo, le Fuuta et le Jambur. Sur cette question on peut se reporter aux travaux suivants : Martin. V., et Becker. C., "Vestiges, protohistoriques et occupation humaine du Sénégal", *Annales de démographie historique* 1974, pp. 403- 429 ; Chavane. B., *Villages de l'ancien Tekroul*, Paris, Karthala – CRA, 1985 ; Bocoum. H., *L'Age du fer au Sénégal*, IFAN – CRIAA, 2000 p. 158.

Enfin, l'annexe sur la fondation du village Gandon renforce ma démonstration.

Ce que nous voulons faire, c'est aller plus loin dans l'étude de ces migrations et donner quelques indications supplémentaires avant l'étape finale, l'étape sénégalienne ; et pour ce faire nos recherches en civilisations anciennes nous ont beaucoup aidé.

Déjà, en 1962, J. Desanges avait publié un *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité Classique à l'Ouest du Nil* (Université de Dakar, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Publications de la section d'Histoire n°4).

L'auteur était conscient de l'ambiguïté de la notion de tribus (*op. cit.* p 10), des limites des sources écrites (p. 11), des confusions manifestes entre les différents textes (p. 14).

Nous avons pu en combinant l'approche alphabétique de A à Z, (des Bannae Abanni aux Zimizes), et géographique (de la Maurétanie Tingitane, au bord de l'Atlantique aux tribus d'Éthiopie intérieure, sub-égyptienne), dénombrer une liste de plus de 250 groupes (tribus, ethnies, clans, familles).

Parmi les groupes qui se détachent du lot par le volume et la qualité de l'information que nous pouvons rassembler, on peut citer : les Garamantes, les Nasamons et les Troglodytes.

Le seul peuple que nous pensons devoir ajouter à la liste reconstituée et abrégée de J. Desanges est celui des Sères mentionnés dans le texte d'Héliodore, les *Éthiopiennes*.

Ce dernier les montre, au combat, chargés de couvrir et de défendre les éléphants de l'armée du souverain Hydaspes (Héliodore IX, 2, XVIII, 3).

Il les montre aussi en période de paix ; lors d'un défilé ils apportent des étoffes tissées avec le fil que produisent les araignées de leur pays ; ils exhibent une robe teinte en pourpre, une autre d'une blancheur éclatante (Héliodore X, XXV, 2).

Héliodore n'est pas le seul auteur à les avoir évoqués.

2. Mentions antiques : l'apport de l'égyptologie et des aethiopika

Ils sont d'abord mentionnés dans le texte de Denys d'Alexandrie², mais situés en Asie. Ce qui pose problème c'est qu'ils sont mentionnés en Asie près de l'Inde et en Afrique. Leur nom semble mis en relation avec la production de la soie³, ou d'un tissu recherché. Il y a une vingtaine d'années nous nous étions permis des rapprochements avec les Sereer du Sénégal, en commentant les *Éthiopiennes* d'Héliodore sous la direction de Woronoff. A l'époque seule la ressemblance phonétique nous avait frappé. Ce groupe ethnique est un des plus anciens en Afrique de l'Ouest et semble avoir conservé dans sa mémoire des relations très anciennes et complexes avec les autres peuples qui habitent la Sénégambie, à savoir les Al pulaaren, les Lebu, les Joola, les Mandinka, les Wolof. Il s'y ajoute que dans ce groupe des ethnonymes et patronymes semblent être rattachés au dromadaire (les Saar par exemple comme dans l'expression *Saar geleem* = *Saar* chameau) ; ce qui nous édifie sur la fécondité de la piste saharienne, piste du reste largement développée par le père Gravrand dans son ouvrage *Pangool*⁴.

Cette piste est d'autant plus indiquée que, dans des mythes et légendes du Niger, ce terme revient souvent comme dans le mythe de Mâli Bero. Dans ce texte⁵, les jeunes Séréré sont mentionnés à plusieurs reprises : ils vivaient auprès d'un marigot, défiaient les jeunes Malléens. L'ancêtre des Zarma Sombo Mali, c'est-à-dire Mâli Bero en tua un ; ce qui ramena à la raison les Séréré ; les Zarmas emportèrent les lances des Séréré. Ils construisirent le Fond de grenier « *Des coups au Fond de Grenier, suivis d'incantations* » dit le texte. Ce document a été du reste exploité par l'historien nigérien Boube Gado dans une contribution portant sur « les hypothèses de contact entre la vallée moyenne du Nil et la

² Voir Counillon p. 15 pp. 251 et 252. Dans la *Periegèse* de Denys, les Sères sont situés en Asie et parmi les nations barbares, ils « dédaignent d'élever boeufs et grasses brebis mais tissent les fleurs chatoyantes de leur pays désert, pour en faire des vêtements pleins d'art, précieux, semblables par leurs couleurs à des prairies fleuries : même le travail de l'araignée ne saurait s'y comparer », (V, 754 à 757).

³ Voir Bunburry, 166, 167, 285, 364, 414, 423, 485, 529, pp. 658, 659, 677).

Sénèque (de Beneciis 7, 9), Pline (XXXIV, 14, 145) donne un détail supplémentaire en plus du travail de la soie, il s'agit de la fabrication du fer d'excellente qualité, et précise l'apparence physique des Sères (grands, cheveux roux, yeux bleus (VI, 2288 Ptolémée I, 11,....7 donne le nom de leur capitale Sera. Pomponius décrit le ver producteur de soie (VI, 26, 6-8). L'auteur évoque cet ethnonyme en relation avec l'extension des relations commerciales avec l'Asie, il signale également les différentes sources mythiques et/ou philosophiques, diplomatiques, géographiques, en relation avec ce peuple : Virgile (*Géorgiques* II, 121), Horace (*Carm.* I 29,9) Strabon (XV, 1), Pline (VI, 17), Florus (IV, 12), Pomponius Mela (III, 60).

⁴ Henri de Gravrand, reprenant Westermann et Baumann admet que «les Sereer constituent le groupe le plus caractéristique le tout le Cercle ouest atlantique » et il ajoute « clarifier le problème des origines sereer, c'est apporter en même temps une contribution à l'histoire du Sénégal » (Henri de Gravrand, *La civilisation sereer, Cosaan les origines*, Dakar, 1983 p. 47. L'auteur résume les différentes hypothèses : la thèse septentrionale orientale et la thèse sudiste (pp. 48 à 57) ; il insiste sur l'étape saharienne (pp. 59 à 87) et livre des informations utiles par exemple le mythe lié au lac *Sero-sero*, p. 87 et l'étymologie du terme *sereer* à partir du pulaar *serabe* = se séparer (p. 93).

⁵ Texte « *Mali Bero, chant des jeunes filles de Ouallam* », Semaine de la jeunesse nigérienne, 1973 sur disque par l'Agence de coopération culturelle et Technique et le Ministère de la Jeunesse des Sports et de la Culture du Niger, 1984

région du fleuve Niger »⁶, de même que par Marcel Diouf dans son étude « Lances Mâles »⁷.

Nous ne saurions dire si exactement ces Seréré sont en rapport avec *Ser* divinité de l'Au-delà en Égypte, *Ser* au serpent qui est dans cet au-delà, et si tout cela est en rapport avec *srer*, *sru*, en égyptien ancien signifiant tourner en rond, divertir ou *Sr* en relation avec le tambour ou même l'écriture, le tracé. Les Seréré auraient-ils été garants de l'ordre foncier ou religieux ? Le terme *Ser-ser* avec donc le redoublement caractéristique pour désigner, dans certains langues africaines, un groupe social ou les habitants d'une région, a-t-il donné le nom sereer avec la chute du second *s* : *ser (s) er* ?.

Il est probable que le terme *sereer* ait pu d'abord désigner un groupe social déterminé, d'abord en Égypte pharaonique, comme l'avait signalé Cheikh Anta Diop reprenant une étymologie proposée par l'égyptologue P. Pierret. Il n'avait pas manqué de signaler les découvertes de Desplagnes et la contribution de docteur Maes sur les pierres levées de Tundi Daro (village du Soudan français d'alors). Constatant le mystère que constituaient ces vestiges pour les occupants actuels de la région, le chercheur sénégalais avait essayé de trouver le sens de l'expression *Toundi Daro* en wolof et l'avait traduit par « *les collines de l'union* ». A son avis le peuple qui pratique encore le culte des pierres levées dans la région est le peuple des Sérères⁸.

3. L'étape nigérienne

Babacar Sedikh Diouf émet des réserves, aussi bien sur l'avis exprimé par R. Mauny en faveur de l'étymologie songhoï que sur l'avis exprimé par C. A. Diop en faveur de l'étymologie wolof. Il démontre que l'expression « *O tund dari* » signifie en sereer « le lieu de l'épreuve ». Il se demande si le mégalithisme n'avait pas un lien avec les cultes initiatiques⁹. A notre avis, la voie consistant à démontrer laquelle des étymologies (songhoï, wolof ou sereer) serait la meilleure est sans issue. Il faudrait, comme nous avons essayé de le montrer tout au long de notre réflexion sur la géographie ancienne de l'Afrique, tenir compte de la longue durée dans l'étude du mouvement des populations et des termes. L'axe dégagé par les migrations éventuelles de l'anthroponyme *sereer* est un itinéraire tout à fait plausible, à savoir des rives du Nil aux rives du fleuve Sénégal, en passant par le Niger. La migration du terme est attestée par des traditions orales nigériennes, et par des mythes d'origine, (mythe de Njaajaan Njaay). La linguistique wolof permet d'accepter le substrat sereer.

Déjà au XIXe S, Yoro Diao donnait un sens beaucoup plus large au terme *sereer* : « *Le sérère, disait-il, est un peuple demeuré dans le dernier degré de l'état primitif et il est très attaché à une sorte d'idolâtrie particulière dans laquelle de sensibles traces de l'ancienne mythologie égyptienne se fait (sic) remarquer. Cette idolâtrie, source de l'état Thiédo, appelons la Thiédoïsme, nom social (s.p.n) en Sénégambie, (y compris les Sérères), de tous ceux qui ne sont pas musulmans (vient selon toute vraisemblance, d'une forme corrompue)*

⁶ Cf *Libya Antiqua*, Unesco, *Histoire Générale de l'Afrique*, Études et documents 11 p. 242. L'auteur a évoqué le radical *ser* (pp. 237–238–240) indiquant une notion de pouvoir.

⁷ M. Diouf, *Lances Mâles*, p. 5051.

⁸ Cheikh Anta Diop, *Nations Nègres et Culture*, Paris, 1979, T. II, p. 396.

⁹ Babacar Sedikh Diouf, « *Les mégalithes, monuments funéraires ou sanctuaires d'initiation* », in *L'Âge d'or du Sénégal*, Musée de Solutré, 1993, pp. 53-56.

de cette mythologie égyptienne, vu que l'opinion générale en toute la Sénégambie est que notre contrée doit son peuplement à des migrations de l'Égypte desquelles descendent toutes ses populations »¹⁰.

Marcel Mahama Diouf définit l'entité sereer en ces termes : *«La société sérère compte plus d'un million et demi d'âmes, tous groupes confondus, soit 19% de la population du Sénégal. Ils habitent au Centre-Ouest du pays, dans le bassin arachidier situé au nord de la Gambie. Ce sont essentiellement des paysans, agriculteurs, surtout, mais aussi pasteurs et pêcheurs sur la côte. Leur trait dominant est d'être fortement attachés à leurs traditions, à la différence relative des autres ethnies voisines. Ils sont notamment réfractaires aux religions importées, bien qu'ils comptent des musulmans et des chrétiens assez récemment convertis, dans un pays à forte majorité musulmane. Le terroir sérère-sine en particulier, est si densément peuplé qu'il a fallu déplacer des colonies vers les « Terres Neuves » du Sénégal Oriental, à cause de l'épuisement du sol. De plus, comme cela s'est déjà produit dans le passé, un long cycle de sécheresse s'est abattu sur le pays et sur l'ensemble du Sahel depuis le début des années 1970. D'où l'intervention très attendue justement des saltigués, voyants, prêtres et faiseurs-de-pluie.*

Cette société s'est formée jadis, à partir de la rencontre et de l'intégration de différentes vagues migratoires issues des empires et royaumes précoloniaux de la sous-région. Venus se fondre au centre-ouest du Sénégal, les Sérères sont à la fois « cousins » des Toucouleurs et des Peuls du nord, des Diolas du sud, et des Lébous à l'ouest ; ils leur sont liés, depuis les temps anciens, par un pacte de non-agression, un pacte de paix perpétuelle. Des groupes mandés ont contribué au peuplement des terroirs sérères ; ces groupes leur sont donc également apparentés. Une longue cohabitation a forgé de multiples liens de voisinage et de convivialité, ainsi que de nombreuses solidarités matrimoniales avec les Wolofs. En effet, les « Sérères "acceptent" les Wolofs, vivent "amicalement" avec les Sossés (Mandings), « concèdent » des quartiers aux Peuls et se « mélangent » avec les Toucouleurs avec qui il y a parenté ».

Ainsi, l'ensemble de ce qui est devenu aujourd'hui, par assimilations successives une ethnie homogène avec une seule langue a emmagasiné dans sa conscience collective un nombre impressionnant de nappes d'images, témoins des départs, des rencontres, des affrontements et des alliances. Ces images sont illustrées et réactivées dans la mémoire de l'ethnie par des mythes, des contes, des légendes et des récits.

C'est dans ce réservoir de nappes d'images que les gardiens du champ symbolique, les griots, les artistes et la créativité populaire puisent abondamment. Et puisque ce fonds historico-culturel qui affleure encore ici plus qu'ailleurs est commun aux autres ethnies sénégalaises, il inspire aussi bien les artistes et écrivains du terroir que ceux des groupes voisins

Nappes d'images entremêlées et non trame historique ordonnée »¹¹.

Cette présentation dynamique qui intègre la diachronie et la synchronie pourrait même être encore plus nuancée. En effet, il n'est pas encore démontré que les Sereer ont une seule et unique langue, et il n'est pas évident que toutes les variantes de la langue dite sereer soient des variantes dialectales. Dans son œuvre monumentale consacrée aux Sereer, Henri Gavrand, même s'il ne croit pas à l'utilisation du terme sereer avant le Xe siècle de notre

¹⁰ Propos rapportés par R. Rousseau in *Sénégal d'autrefois*, «Étude sur le Oualo» citée par Aboubacry Moussa Lam, *Les chemins du Nil*, Présence Africaine/Khepera, 1997, p.54.

¹¹ Marcel Mahama Diouf, *Lances Mâles, Léopold Sedar Senghor et les traditions sérères*, Niamey, C.E.L.H.T.O., 1996, pp.16-27.

ère, même s'il récuse l'utilisation du terme Proto Sereer utilisé par Boubou Hama, reconnaît que le processus de la formation du peuple Sereer cosaan (Sereer des origines) peut partir de l'Antiquité, la source la plus ancienne étant probablement égyptienne¹². Les rencontres avec les Berbères sahariens étant également admises, de même que leurs relations avec l'Empire du Ghana¹³. L'étymologie du terme qu'il met en relation avec le pulaar (*serabe* : se séparer, *sererabe* : les séparés) est discutable¹⁴ ; il nous paraît être un phénomène tardif, lié à l'introduction de l'Islam. On pourrait mieux exploiter l'indication concernant le lac Sero et les possibilités qu'offre le redoublement *Sero Sero*¹⁵. Le Président Senghor, en préfaçant l'ouvrage, a montré tout le mérite de l'auteur et les importantes conclusions auxquelles il a abouti¹⁶.

¹² Henri Gravrand, *op. cit.*, Dakar, NEA, 1983, pp. 59- 61.

¹³ *Ibidem*, p. 73-77.

¹⁴ H. Gravrand, *op. cit.*, p. 93.

¹⁵ *Ibidem*, p. 87.

¹⁶ « J'ai donc en son temps, parlé, comme notre auteur, de la civilisation sérère. Il reste qu'il fait mieux. Il commence, dans la première partie de son étude, par situer les Sérères dans la nation sénégalaise, ce qui n'est pas le moins important, car, en vérité, Henry Gravrand esquisse, ici, une histoire de la nation, mieux, de la Civilisation sénégalaise. Et il appartiendra aux historiens, ethnologues et autres sociologues sénégalais de le compléter. On nous suggérait déjà, dans les années 1930, à l'Institut d'Ethnologie de Paris, qu'entre le Xe et le VIIIe siècle avant J.C, avant la désertification, nos ancêtres vivaient au coeur du Sahara ; qu'ils furent ainsi, parmi d'autres peuples, les créateurs de la première civilisation néolithique, avant de descendre vers la vallée du fleuve Sénégal, qui allait devenir le Tékrou. C'est là qu'Henry Gravrand les a pris pour suivre leur nouvel exode.

Moi-même, j'ai enseigné, en passant, les origines de notre peuple que voilà, à mes anciens élèves de l'Ecole nationale de la France d'Outre-Mer. Les peuples du « groupe sénégaloguinéen », pour parler comme Maurice Delafosse, les Proto-Sénégalais avaient commencé par parler la même langue, le proto-sérère. Il est probable que c'est au cours de leur premier exode, ou immédiatement après, qu'ils avaient commencé, chacun pour soi, à en faire dériver des dialectes, qui devaient devenir les langues différentes, mais manifestement apparentées, que nous parlons aujourd'hui. Les ancêtres des Peuls s'étaient faits pasteurs ou nomades quand les autres – Sérères, Wolofs, Diolas, Mancagnes, Mandjacks, etc. – surtout agriculteurs, les Sérères continuant, cependant, à garder la langue-mère avec le minimum de modifications.

Le troisième mérite d'Henry Gravrand, c'est de nous apporter de précieuses précisions sur le deuxième exode des peuples sénégalais vers le Sud, jusqu'en Guinée. C'est surtout de nous expliquer clairement, parce que rationnellement, d'abord l'exode des Sérères et leur fixation au Centre-Ouest du pays, sur les côtes atlantiques, mais aussi les caractéristiques des peuples primitifs, des Paléonégritiques, qu'ils y ont trouvés, en n'oubliant pas les peuples qui les y ont rejoints, singulièrement ceux que j'appelais du terme général de Mandingues. Il a donc percé, pour nous le mystère des sérères marginaux du massif de Thiès – Des Nones, Ndoutes, Palors et Safènes – ainsi que des peuples Tendus et Gnougnes, qui avaient été refoulés sur les pentes des montagnes du Fouta-Djallon. Parmi ces peuples « réfugiés », les principaux sont, sur le territoire sénégalais, les Bassaris, Koniagués et Bainouks.

L'intérêt de cette première partie de l'étude d'Henry Gravrand est qu'elle est un cadre aussi bien pour les autres ethnies que pour les Sérères, un cadre pour la nation sénégalaise. Et l'intérêt ne faiblit pas quand notre auteur aborde la deuxième partie, consacrée, comme il titre, à la Formation de l'Ethnie sérère. Il nous y démontre que, non seulement celle-ci est métissée, mais que son métissage est la préfiguration et le noeud en même temps du métissage général du peuple sénégalais. Car celui-ci, comme celle là, est formé d'éléments ouest-atlantiques et d'éléments mandés. C'est aussi vrai culturellement et linguistiquement que biologiquement si l'on se réfère à la classification des langues africaines par Greenberg ». Leopold Sédar Senghor, Préface à l'ouvrage de H. Gravrand, *Cosaan*, pp. 10-11.

Pourtant, Henri Gravrand, en faisant le point sur les travaux concernant les Sereer, est conscient des interrogations qui subsistent, en rappelant du reste les travaux de Henri Boulègue, Charles Becker et Victor Martin. Il s'est posé beaucoup de questions : « *Quel est le type de peuplement protohistorique avec lequel les Sereer furent en contact lors de leurs installations dans les pays sereer actuels. Quels étaient ces mystérieux peuples Soos ? Les peuplements Soos ont-ils été absorbés par les Sereer ou ont-ils quitté leur territoire ? Quels sont les liens avec les peuplements sereer du Nord-Ouest (Safeen, Noon, Ndut) dont l'originalité linguistique pose problème* »¹⁷.

En tout état de cause, il a raison de dire que « *clarifier le problème des origines sereer c'est apporter en même temps une contribution à l'histoire du Sénégal* », nous pourrions ajouter, à l'histoire de l'Afrique de l'Ouest, à la clarification des grandes migrations africaines. Nous pensons même que cette question fait partie des grands défis qui sont posés à l'historiographie universelle. L'élément décisif dans notre argumentation est l'association des Sereer au terroir du *Sin*, terme qu'on retrouve chez Ptolémée en relation avec la terre inconnue à l'Est du pays des *Sines* (Ptolémée, I, 17, 4 et VII, 3). La capitale des *Sines* et la ville de *Sera* sont représentées sur ses cartes en pleine terre.

4. Entre l'Est et l'Ouest

Un examen attentif des passages concernant le pays des *Sines* ne manque pas de susciter des interrogations. Dans un passage il est dit que « *la partie habitée de la terre, se termine à l'Orient, par une contrée inconnue contiguë aux peuples orientaux de la Grande Asie, aux Sines et à la Sériqie ; du côté du midi, par une contrée également inconnue, qui embrasse la mer indienne, et par celle qui entoure au midi de la Libye, la contrée nommée Agisymba ; à l'Occident, par une terre inconnue qui embrasse le golfe Ethiopique de la Libye, et par l'Océan occidental suivant qui s'étend le long des parties les plus occidentales de la Libye et de l'Europe ; enfin, du côté des Oursees* », (Ptolémée VII, in l'abbé Halma, p.72).

Dans un autre passage, l'auteur revient sur ses informateurs « *Nous tenons d'eux aussi d'autres détails plus particuliers sur l'Inde, ainsi que sur ses royaumes et l'intérieur de cette contrée, jusqu'à la Chersonèse d'or, et de là jusqu'à Cattigara ; ils s'accordent tous à dire que les navigateurs qui y vont, se dirigent à l'orient ; que ceux qui en reviennent, vont vers l'occident ; et ils disent aussi tous également que la durée de cette navigation est irrégulière et inconstante. Ils ajoutent que les Sères et leur ville capitale sont situés au dessus (au nord) des Sines ; et que les terres plus orientales sont inconnues, couvertes d'étangs marécageux, où il croît des roseaux si grands, qu'étant bien joints ensemble, ils servent à traverser ces marais. Ils disent aussi que non seulement la route mène de là dans la Bactriane, passe par la tour de pierre, mais encore qu'elle conduit dans l'Inde par Palymbothra.*

Mais le chemin de la capitale des Sères, au port de Cattigara, tend au sud-ouest, et par conséquent il ne tombe pas sous le méridien qui passe par Sères et Cattigara, comme le dit Marin, mais sous un des méridiens plus orientaux ». (Ibidem I, XVII – l'abbé Halma, p. 45).

¹⁷ Ibidem, p. 56. Dans un autre passage il développe ses appréciations sur les Noon, Ndut, Palor et Safen considérés comme sereer : « *cependant cette identification globale masquait des différences fondamentales sociologiques et linguistiques* » (op. cit., p. 143).

Face à ces ambiguïtés, G. Aujac a pensé que Ptolémée « *distingue en fait la Chine du Nord avec Sera, peut-être Lanzhou, vers 38°N et 103°E, dans la province du Gansu) et la Chine du Sud, atteinte par Cattigara (vers Oc – Eo et Saïgon, à 10°N et 106° E, ou vers Hanoi, à 21° N et 106 E ?)* »¹⁸.

Comment trancher entre l'identification africaine et asiatique ? Laquelle des exégèses est la plus pertinente. Certes on a cherché l'étymologie de la Chine à partir de ce terme, en postulant du reste que les premières informations concernant ce pays sont venues des Scythes¹⁹, mais peut-on ignorer la piste africaine, quand *Sereer* rime avec *Siin* au Sénégal avec possibilité d'éclairage égyptien ? Notre hypothèse pour régler la contradiction apparente chez Ptolémée consiste à :

- penser que pour lui les extrémités orientale et occidentale se rencontrent.
- envisager même qu'il ait eu des traditions orales comme sources d'information. Il n'est pas exclu qu'il ait existé une tradition faisant état des *Ser*, *Siin Siin* habitant près d'Agisymba.

Ainsi donc en plus des hypothèses sur les sources écrites grecques inconnues utilisées par Ptolémée, hypothèses formulées par Desanges²⁰, et/ou tyriennes envisagées par l'abbé Halma²¹, il convient d'ajouter une probable tradition orale. Du reste Lloyd A. Brown n'a pas manqué de relever la grosse erreur commise par Ptolémée dans le traitement de la configuration de l'Extrême Orient et de ses relations avec l'Afrique.

« *Many faults appear in Ptolemy's picture of Southern Asia, although for more than a century commercial relations between Western India and Alexandria had been flourishing. An important document entitled the Periplus of the Erythraean (Indian) (c. 80 A.D) containing sailing directions from the Red Sea to the Indus and Malabar, indicated that the coast from Barygaza (Baroch) had a general southerly trend down to and far beyond Cape Korami (Comorin), and suggested a peninsula in Southern India. Ptolemy, apparently following Marinus, ignored this document or else he never saw it, because his India was unduly broadened and foreshortened. Eratoshenes, as reported by Strabo, reported that the southern capes of India lay opposite to Meroë. For the most part the lands beyond the Ganges were not well known until a thousand years later when the brothers Polo first acquainted Western Europe with the existence of a number of large islands in that part of the world. And there were no good maps of the East Indian Archipelago until after the Portuguese voyages to the Indies. The legendary island of Taprobane, whose size had always been grossly overestimated, was not improved by Ptolemy, who extended it through 15° of longitude and 12° of latitude, making it about fourteen times as large as is really was and extending its southerly tip more than 2° below the equator* ».

Even in the more familiar territory of the Mediterranean basin, Ptolemy erred in many important cartographical details. His Mediterranean was about 20° too long and even after correcting his lineal value of a degree it was still about 500 geographical miles too long. His Mare Nostrum from Marseilles to the opposite point on the coast of Africa was 11° of latitude (actually 6 ½°) »²².

¹⁸ G. Aujac, *op. cit.*, 1993 p.332 note 40.

¹⁹ H. Lamb, *op. cit.*, p. 283, il donne les deux transcriptions *Tsin* et *Sin*.

²⁰ J. Desanges, *Recherches* 373.

²¹ *op. cit.*, p. XXIIj.

²² Lloyd A. Brown, *op. cit.*, p.77.

Y aurait-il confusion entre le *Siin* africain et le *Sin* asiatique, ce dernier que Cosmas (II, 45,46) du reste rend bien par *Tzinista* (Chine méridionale), peut-être pour éviter toute ambiguïté ?

Alors l'erreur de Ptolémée n'aurait d'équivalent historique, avec toutefois un impact moins décisif, que celle de Colomb qui aboutit en Amérique en croyant découvrir l'Inde.

Une autre conséquence des abus de Ptolémée a été relevée par R. Rebuffat concernant la carte des ethnies d'Afrique du Nord.

« Le texte de Ptolémée IV, I, 5 sur la répartition des tribus de Tingitane peut, semble-t-il être expliqué de façon plus complète. La difficulté essentielle vient du fait qu'il localise les Zegrensi après le Purron Pedion, et de toute façon sous les Nectibères, très au Sud de Volubilis... »

Mais nous savons maintenant où sont les Zegrensi, où sont les Banioubai et où sont les Vacouatai... D'autre part, Ptolémée lui-même, dans le début du texte, suggère une disposition « en colonnes » qu'il suffit de suivre pour aboutir.

Nous avons donc sur le détroit les Métagonistes pour d'une part les Socossii et les Verves, d'autre part les Mazices et les Verbicae évidemment semblables ou apparentés aux Verves.

Vient ensuite la série Zegrensi, Banioubai, Vacouatai : nous savons qu'ils n'étaient pas au sud des Macanitai et du Purron Pedion. Comme d'autre part les Vacouatai ne font évidemment qu'un avec les Bacouatai, il faut évidemment qu'il y ait eu un transfert abusif vers le sud d'ethniques qui se situaient à la même latitude que les précédents.... ».

Après avoir donné la liste reconstituée, il conclut :

« pour rapprocher ce schéma corrigé de la réalité, il faut tenir compte du fait que la Tingitane de Ptolémée est un étroit rectangle allongé du nord au sud, et que l'orientation de la côte ouest est erronée, s'inclinant au sud-est au lieu de tendre vers le sud-est. Cet éventail trop fermé chasse vers le sud des noms pour lesquels la place manque »²³.

5. La marque Sénégal - Siin-Gaana

Ce qui nous autorise à envisager l'hypothèse des deux *Siin*, ou *Sines* c'est l'attestation *Siin Ghana* dans les textes arabes, en particulier chez Al Bekri au XI^e siècle de notre ère, comme l'a si bien souligné l'islamologue et arabisant Saliou Kandji²⁴, en démontrant par la

²³ R. Rebuffat, «*Les Baniures. Un nouveau document sur la géographie ancienne de la Maurétanie tingitane*», in *Melanges Dion*, pp. 460-462.

²⁴ Dans un texte datant de 1968, et qui est le résumé d'une conférence publique à Dakar, il s'est consacré à réfuter d'abord la thèse de l'abbé Boilat en s'appuyant sur les travaux de Raymond Mauny et de Théodore Monot, puis celle de Felix Brigaud il s'agit en réalité de celle de Faïdherbe signalée dans son texte *Notice sur le Sénégal*, 1859, p.6) en s'appuyant sur le texte d'Al Bekri ; en revenant du reste sur la traduction de B. Slane.

En effet dans sa traduction ce dernier rend bien la traduction par *Sanghana*, contrée la plus rapprochée du pays des *Beni Djoddala* qui se trouve à six jours de marche de distance de la frontière Nord du pays des Noirs. Reprenant le texte d'Al Bekri il précise que « *La ville de Sangaana est à cheval sur*

même occasion que l'origine du toponyme sénégalais est bien lié à ce terme, et non aux Berbères Zenaga (hypothèse de Faidherbe), ni à l'étymologie populaire « Sunugal », « notre pirogue » (thèse rapportée par l'abbé Boilat).

Le déplacement d'Asie en Afrique ou le repositionnement des *Sères* en Afrique (si on intègre la dimension égyptologique) dans la région nilotique, pas loin de la Mer Rouge, dans une île entourée par deux bras d'un fleuve nommé *Ser*, leur origine éthiopienne ou scythe ou métissée constituent des pans du mystère. En tout état de cause, que ce soit pour la piste maximaliste (identification soudano-sahélienne) ou minimaliste (maghrébine), des balises sont offertes une fois encore par la piste linguistique. En effet ce qui est dit des Sorae, en relation avec le fleuve *Sira* (cf. J. Desanges, Catalogue, p. 69) dialogue avec ce qui est dit dans certaines sources (Pausanias, 49) à propos des *Sères* du Nil. Du reste ces fleuves *Sira* ou *Ser* ne nous ramènent-ils pas à *Gir*, *Ger*, *Nger*, *Djir*, *Geon*, etc ...? Comment expliquer les relations entre *Gir*, *Ger*, *Nger*, *Djir*, *Geon*? Par onomatopée?, allitération?, contamination?

Une des explications éventuelles pourrait être la spécialisation des radicaux *sr* pour les êtres dits vivants (sar en wolof renvoie à l'idée d'un cri humain, ou presque humain), *jr* pour les objets dits inanimés (*jr* intensificateur pour l'expression de la chaleur, de l'ébullition, *tàng jérr*, *jéri* exprime le mouvement de l'eau qu'on transvase pour la faire tiédir), le *nuu* et le *muu* renvoient à l'eau calme; les deux connotations se retrouvant dans *muut*, garder le silence; il s'agit ici d'un silence opportun, soit parce que c'est sage, soit parce qu'il vous est imposé, alors que *numm*, exprime la même idée, mais dans un registre négatif, il signifie garder le silence, alors que la situation exige qu'on exprime un avis, comme dans l'expression *nummaaral*.

Tout cela exprime bien la complexité de l'expression humaine, reflet de la complexité de la réalité ou des réalités. Concernant l'élément liquide, on se rend compte qu'il n'y a pas que la mer en furie ou le fleuve calme. L'eau peut couler calmement (*dox*, *ndox*, *dex*), elle peut être furieuse (*ginnax*, *ηααx*), elle peut bruire comme dans une ruisseau (*gun-guni*, en wolof exprime bien ce fruit feutré). N'est-ce pas là aussi une indication pour notre fameux *Géon* (un des noms du Nil), même si la question n'est pas tranchée de savoir si le terme est emprunté à l'hébreu ou non; ce qui est intéressant c'est qu'une des exégèses proposées nous renvoie également à l'onomatopée, au bruissement d'une source d'eau chaude²⁵.

les deux rives du Nil, et ses exploitations se touchent les unes les autres jusqu'à l'Océan environnant ». La graphie du texte arabe lui permet même d'apporter des précisions phonétiques et de proposer la lecture *Sin* ou *Siin Ghana*. A son avis le terme *Siin* signifie en sereer «ciel, lune, terre, mère». Il n'a pas manqué de relever ce terme dans d'autres toponymes de la région Sénégal-Mauritanie : *Siin Tagant*, *Siin Gett* et indique les étapes des migrations sereer.

Il serait du reste très intéressant d'approfondir la mention, dans les textes portugais, entre le XVe et le XVIe siècles, des Sérères Noirs (voir à ce propos la mémoire de maîtrise de S. Sarr, «*Essai d'exploitation ethnographique des sources portugaises sur la Sénégambie Atlantique, XVe et début XVIe siècles*», Département d'Histoire, FLSH, UCAD, Dakar, 1979-80, p. 16). Existerait-il des *Sereer* non noirs ou s'agit il tout simplement d'une précision destinée à montrer qu'on est dans la zone du Sahel habitée par des Négro-africains; ces *Sereer* noirs sont bien distincts des *Barbacins*, terme qui pourrait signifier les Barbares du *Siin* - Si les *Sereer* sont souvent associés au *Siin*, de quels Barbares s'agissait-il donc?

²⁵ F. D. P. Wicker penche en faveur de cette origine « *Gihon is Hebrew, and means 'a bursting forth ! It is the name of a spring in the Kedron valley at Jerusalem. Here it might refer to the hot springs at Mongrio near Sampaya now just above the delta* ».

Il faut s'arrêter et reconnaître que réfléchir sur le *Sereer* c'est réfléchir donc sur le Sénégal, l'Afrique et surtout sur l'histoire de l'être humain.

Annexe : Que signifie Gandon ?

Nous avons été confrontés à d'énormes difficultés pour trouver quelqu'un qui puisse répondre à cette question. Grâce à la bonne diligence du planton du conseil rural, Baye Mandione, nous avons pu cuisiner quelques notables dont le vieux Sadi Wade.

Selon Sadi, lorsque les Diop ont trouvé les Dioh à Gandon, la première chose qu'ils ont fait, c'était de demander à ces derniers ce qu'ils faisaient réellement dans ce coin perdu du Walo. La réponse a été toute simple : « Gan dongue la gnou fi », traduire : « nous ne sommes que des hôtes du village ». Gan-dongue s'est transformé au fil du temps en Gandon. C'est la réponse que les Dioh servaient à tous ceux qui venaient les trouver dans ce village qui a été fondé avant Saint-Louis.

Le Sérère Toto Dioh a été le premier à fouler le sol de Gandon. C'est un chasseur qui venait de Ndop (dans le Djolof). Il faisait la navette entre son village d'origine et Gandon pour écouler ses produits de chasse qu'il transformait en salé-séché. Il mettait en sachets sa viande et la transportait à l'aide de quelques zébus qu'il avait destinés au convoi de lourdes charges.

Quelques années plus tard, les Diop quittèrent le Cayor pour venir trouver les Dioh à Gandon. Il s'agissait de trois fuyards qui venaient chercher refuge à Gandon. Les Fall ne sont pas arrivés. Ils se sont limités à Gantour vers Rao (à Yam Fall). Quant aux Wade, plus précisément Mawade Sam Tacko Guèye, ils venaient de Khomack (une localité du département de Dagana).

Aussi, les Diop jugèrent nécessaire de trouver une épouse à Mawade Sam en échange des connaissances islamiques qu'ils pouvaient bien tirer de cet érudit du Saint Coran. Le chef religieux eut de cette union sacrée, trois garçons nommés Mayakhara, Makhtar et Mayoro. Tous les Wade de Gandon viennent de ces derniers.

Depuis, on a pu noter une très bonne cohabitation et des compromis entre les Dioh (qui jouent toujours les rôles de Jaraaf), les Diop (qui assurent la charge de chef de village) et les Wade (qui sont les Imams).

MBagnick Diagne, Le Soleil, 16 Mars 2005

Une enquête qui renforce notre argumentaire.

□ L'auteur

Babacar DIOP BUUBA est Docteur d'Etat ès Lettres et Sciences humaines. Sa thèse, soutenue à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, en 2002, a pour titre : *Regards croisés sur la géographie ancienne de l'Afrique*. L'auteur a dirigé pendant une dizaine d'années l'ANAF²⁶ qui a soutenu l'orchestre le *Samtamuna*, à forte composante Sereer. Il a participé à des initiatives de l'UNAL²⁷ qui se sont déroulées dans l'espace Sereer.

Publications : <http://www.ankhonline.com> et sommaire des numéros de ANKH parus en fin de revue.

Dans l'argumentaire de Wicker toutefois, la description des certains fleuves du paradis, *Gihon* et *Pison*, par exemple, renvoie à des réalités géographiques africaines, situées précisément dans la région des Grands Lacs (*op. cit.*, pp. 54 – 57).

Agossou reprend également l'idée des thèses sémitisantes en expliquant la confusion entre Nil et les fleuves du Nord Ouest africain : « *Il y a l'identité des noms qui a dû également jouer. En effet les mots Nilis, Nuchul ou Nuh,ul, Nil, Nili, synonymes de Nehal sémitique désigneraient dans presque toute l'Afrique du Nord "un grand fleuve", le "fleuve par excellence". De plus les termes Gir, Ger, Nigir, Nigris sont absolument identiques et représentent le radical libyen, Ghar, Gher, Ghir, Ghor prononcé aussi suivant les dialectes Guir, Guer, Djir et Righ, et désignant partout "une eau qui coule" sans distinction entre son bassin superficiel ou souterrain, par conséquent un "bassin hydrographique"* » (Agossou, *op. cit.*, pp. 384-385).

²⁶ ANAFA : Association Nationale pour l'Alphabétisation et la Formation des Adultes.

²⁷ UNAL : Union Nationale des Associations de Langues.